



Les sciences sociales en question : grandes controverses épistémologiques et méthodologiques

Compte-rendu de la 53^e séance

Comment le nationalisme vient aux enfants ?

14 décembre 2020

Avant de présenter les intervenantes de la 53^e séance du séminaire,¹ Nonna Mayer rappelle la situation de notre collègue Fariba Adelhah, prisonnière scientifique en Iran pour le 18^e mois consécutif. Elle est à présent en résidence surveillée. On peut lire son témoignage sur sa vie en Iran sur le site de l'Association française de science politique (AFSP).² La mobilisation se poursuit pour obtenir sa libération inconditionnelle et immédiate.

La séance du jour porte sur le nationalisme. Pas celui des droites populistes en Europe et du Rassemblement national, mais celui que Michael Billig appelait le nationalisme « banal ».³ L'angle choisi pour aborder ce sujet est celui de l'apprentissage de ce nationalisme par les jeunes enfants.

¹ Compte rendu rédigé par Fatoumata Diallo, approuvé par les intervenantes.

² Fariba Adelhah, *prisonnière scientifique depuis 18 mois* | Association française de science politique, <https://www.afsp.info/fariba-adelkhah-prisonniere-scientifique-depuis-18-mois/>, consulté le 16 décembre 2020.

³ Michael Billig, *Le nationalisme banal*, coordonné par Sophie Duchesne, traduit par Camille Hamidi et par Christine Hamidi, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2019 – Edition originale SAGE, 1995.

Les deux intervenantes du jour sont Sophie Duchesne (CNRS, Sciences Po Bordeaux, Centre Émile Durkheim), et Maylis Ferry (Sciences Po Bordeaux, Centre Émile Durkheim). Sophie Duchesne travaille sur le nationalisme, la citoyenneté, l'identité nationale et sa cohabitation avec l'identité européenne.⁴ Elle a notamment coordonné la traduction française du livre de Michael Billig sur le nationalisme banal.⁵ Maylis Ferry a soutenu sa thèse de doctorat sur les controverses liées à l'enseignement de l'histoire de l'esclavage en France et en Angleterre.⁶

Les premières phases de recherche de la nouvelle enquête des deux chercheuses, intitulée « Enquête sur la transmission précoce des appartenances au sein de la famille » (ETPAF), constituent le cœur de la présentation du jour. Celle-ci est discutée par Solène Brun (Institut Convergences-migrations, OSC) qui travaille notamment sur les « frontières raciales » au sein des couples.⁷

Intervention de Sophie Duchesne et Maylis Ferry

Le projet de recherche : une enquête sur la transmission du nationalisme banal dans les familles

Sophie Duchesne présente d'abord la notion de nationalisme banal. Elle a été développée par le psychologue social Michael Billig au milieu des années 1990. Après avoir travaillé sur le racisme et l'extrême-droite, ce dernier s'est intéressé aux opinions des Britanniques sur la famille royale. Il découvre alors dans leurs propos, à sa grande surprise, un fort nationalisme et l'expression d'une grande fierté d'être britannique. À cette époque, on se situe à la fin d'un débat historiographique sur l'origine des nations

⁴ "[Who's afraid of banal nationalism?](#)", *Nations and Nationalism*, 24(4), 2018, pp. 841-856 et « [National identity in France: a blind spot](#) », in Robert Elgie, Emiliano Grossman, and Amy G. Mazur (eds.), *Oxford Handbook of French Politics*, ch. 21, November 2016, pp. 483-504.

⁵ Michael Billig, 2019, *op.cit.*

⁶ Maylis Ferry, *L'histoire scolaire comme champ de bataille. La conflictualité de l'enseignement de l'histoire interrogée à partir des controverses sur l'histoire de l'esclavage en France et en Angleterre (décennie 2000)*, thèse de doctorat, Bordeaux, 2019, (dactyl.) ; « Le fil rompu. Les oublis routiniers de l'esclavage et de la traite négrière vus par les programmes d'histoire (1969-2001) », in Geoffrey Grandjean, Gaëlle Henrard et Julien Paulus (dir.), *Mémoire(s) et Identité(s) : quand le passé bouscule le présent*, Liège, Les territoires de la mémoire, 2016.

⁷ Solène Brun, *Trouble dans la race : construction et négociations des frontières raciales dans deux types de familles mixtes en France*, thèse de doctorat, Paris, Sciences Po, 2019, (dactyl.).

qui semble avoir été gagné par les modernistes. Ceux-ci considèrent les nations comme des constructions politiques de l'ère moderne, vouées à disparaître à l'heure de la globalisation.⁸ Les observations de Billig vont pourtant dans le sens contraire puisqu'il constate un fort attachement des Britanniques à leur « identité nationale ». Dans le sens commun, mais aussi dans le monde universitaire, on effectue souvent une nette distinction entre le nationalisme revendicatif de combat et le nationalisme du sentiment national, qu'on appelle d'ailleurs « patriotisme ». Pour Billig, c'est le patriotisme, largement valorisé, qui ouvre la voie au nationalisme revendicatif, plus souvent réprouvé : il existe une continuité entre les deux nationalismes.

Aujourd'hui, le nationalisme banal – le patriotisme ou le « sentiment national » donc – est une idéologie universelle, indiscutée et indiscutable dans le débat public. Le travail de Billig insiste sur l'idée que le nationalisme est fondamentalement négatif, à la fois dans l'histoire et aujourd'hui. Ainsi selon Sophie Duchesne, la persistance de la division naturelle du monde en nations est l'une des entraves à l'action collective que requiert l'urgence écologique, puisque chacun priorise les intérêts de sa propre nation. La chercheuse souligne ensuite le fonctionnement du nationalisme banal au quotidien. Il est d'abord le fruit d'un signalement continu de l'appartenance nationale dans l'espace public, les médias et les discours politiques, auquel on ne fait plus attention. Au cœur de cette théorie du nationalisme banal, il y a une opération de dévoilement, de mise en visibilité de ces signaux omniprésents. Dans un ouvrage co-écrit avec Cristina Marinho sur le parlement portugais, Michael Billig fournit une analyse de la prévalence de la nation et de son caractère indiscutable même auprès des élus les plus universalistes.⁹ On observe une quasi-disparition du contre-argumentaire : mettre en cause la naturalité du fait national, son évidence, devient impossible. La chercheuse cite une intervention d'Emmanuel Todd sur *France Culture* (en janvier 2020) pour illustrer son propos : « Une démocratie, c'est un peuple sur un territoire, et voilà. ».

⁸ Voir Eric Hobsbawm, *Nations and Nationalism. Since 1780: Programme, Myth, Reality*, 2nd edition., Cambridge [England] New York, Cambridge University press, « Canto », 1992.

⁹ Michael Billig et Cristina Marinho, *The Politics and Rhetoric of Commemoration: How the Portuguese Parliament Celebrates the 1974 Revolution*, s.l., Bloomsbury Publishing, 2017.

Le nationalisme banal est une idéologie qui passe inaperçue parce qu'on l'apprend très tôt. Les signalements permanents auxquels nous sommes soumis ravivent des choses inscrites au plus jeune âge dans la pensée des enfants. L'enquête de terrain menée par Katharine Throssell auprès d'enfants de 7 à 8 ans en France et au Royaume-Uni montre qu'à cet âge, les jeux sont faits.¹⁰ Les enfants savent déjà que le monde est découpé en nations, qu'il faut en avoir une et l'aimer très fort. La littérature académique sur le nationalisme indique que l'école véhicule de nombreux contenus nationalistes dans les programmes scolaires. Toutefois, on sait moins ce qui se passe dans les familles, avant l'âge scolaire.

Le projet ETPAF (Enquête sur la transmission précoce des appartenances au sein de la famille) vise donc à comprendre comment les parents transmettent le nationalisme à leurs enfants dès leur plus jeune âge. L'hypothèse qui guide le projet est que les parents n'ont pas plus conscience du signalement qui les vise que de celui qui vise leurs enfants, à travers les produits culturels qui leur sont destinés. Les parents transmettent donc l'amour de la nation sans avoir les moyens de les protéger de ces influences. Le projet s'inspire des études de genre. En effet, les *gender studies* ont montré que tout ce qui environne les enfants reproduit en permanence des stéréotypes de genre et qu'il est donc difficile d'y échapper. ETPAF cherche notamment à montrer que les enfants du début du XXI^e siècle sont élevés dans un environnement où les discours nationalistes foisonnent.

Sophie Duchesne présente ensuite l'équipe du projet ETPAF qui comprend notamment des sociologues de l'éducation et des migrations, mais aussi des psychologues et des sciences de l'éducation.¹¹

Les difficultés anticipées et les solutions envisagées

Maylis Ferry prend la parole pour évoquer les difficultés attendues lors des premiers temps de l'enquête de terrain. L'équipe ETPAF cherche à constituer un échantillon

¹⁰ Katharine Throssell, *Child and nation: a study of political socialisation and banal nationalism in France and England*, thèse de doctorat, Paris, Sciences Po, 2012, (dactyl.).

¹¹ On peut retrouver la liste des participants au projet sur le site du Centre Emile Durkheim. Voir ETPAF, <https://durkheim.u-bordeaux.fr/Organisation-de-la-recherche/Identifications/Projets-finances/ETPAF>, consulté le 17 décembre 2020.

diversifié d'une trentaine de familles qui accepteraient d'accueillir les chercheuses dans leur foyer. Les enquêtrices font face à un défi, trouver les activités qui révéleraient les repères nationaux transmis aux enfants dans leur univers familial, alors que les parents n'ont *a priori* pas de projet éducatif déterminé à ce sujet. Enfin, les enfants visés par l'enquête sont très jeunes (5-6 ans).

Plusieurs mesures ont été prises afin de pallier ces difficultés. La première est la rémunération des familles, pour les attirer sur d'autres bases que leur intérêt pour les enquêtes sociologiques. La rémunération est importante aux yeux des chercheuses afin de rétribuer les familles pour leur investissement dans une enquête qui prend du temps et qui a un caractère potentiellement intrusif. En effet, les enquêtrices viennent rendre visible des aspects du quotidien des familles dont les parents n'avaient pas conscience au préalable. La rémunération s'élève à 200 euros, délivrée aux familles participantes sous forme de bons d'achat. Afin de faciliter l'identification des façons dont les parents transmettent l'attachement à la nation aux enfants, les enquêtrices ont choisi de faire des entretiens répétés avec les familles, trois sessions de deux à trois heures. Comme l'ont montré des travaux antérieurs tels que la thèse de Vanessa Scherrer ou celle de Katharine Throssell, le fait de rencontrer les enquêtés à plusieurs reprises permet d'établir une relation de confiance et de creuser des choses qui ont été dites lors des sessions précédentes. Pour que la construction de la relation de confiance fonctionne, Maylis Ferry et Sophie Duchesne essayent de ne pas espacer les sessions au-delà de deux semaines et demandent aux familles de préparer des activités pour leur rencontre suivante. L'intervenante précise toutefois que cette dernière méthode n'a pas toujours bien fonctionné. Enfin, les enquêtrices adoptent une méthode projective, par opposition avec la démarche ethnographique, afin de faire émerger des phénomènes invisibles aux yeux des parents. Maylis Ferry insiste sur le fait que l'ethnographie n'est pas toujours la méthode la plus adaptée, notamment lorsqu'il s'agit d'enquêter sur des objets non-remarquables comme le leur. Elle cite l'ouvrage de Brubaker et *alii* sur le nationalisme dans une ville de Transylvanie dans lequel les enquêteurs concluent que les gens ne parlent pas de la nation spontanément.¹² Par ailleurs, adopter une méthode ethnographique représente une difficulté supplémentaire lorsqu'il s'agit d'aller enquêter dans des familles. Dans

¹² Rogers Brubaker, Liana Grancea, Margit Feischmidt, et *al.*, *Nationalist Politics and Everyday Ethnicity in a Transylvanian Town*, s.l., Princeton University Press, 2018.

l'enquête ETPAF, les enquêtrices privilégient une méthode projective en faisant réagir les participant.es à partir de *stimuli*. Ce faisant, elles adaptent leur façon d'enquêter au jeune âge des enfants et parviennent à recueillir des propos des personnes interrogées sur le rapport qu'elles entretiennent à la nation sans les interroger directement sur ce sujet.

Encadré méthodologique

Les intervenantes ont réalisé un peu tard dans la discussion (cf. *infra*) qu'elles auraient dû faire circuler auprès de l'ensemble des personnes inscrites à la séance le déroulé des entretiens réalisés avec les familles, de sorte que la discussion de l'enquête ne soit pas complètement abstraite. Le compte rendu étant une occasion de se rattraper sur ce point, en voici la trame, telle qu'elle a été testée auprès de trois familles en juillet 2020 :

Chaque famille est interviewée sur trois séances (de trois heures environ) relativement rapprochées dans le temps afin que l'engagement des familles dans l'enquête ne se dissolve pas trop.

Première séance : Objectif : faire connaissance

Entretien avec tous les membres présents et volontaires de la famille sur l'histoire de la famille, ses membres (leur trajectoire scolaire et professionnelle, leur personnalité, leurs opinions), l'organisation de la vie familiale, les lieux que fréquente la famille, les personnes qui entourent l'enfant, etc.). Cet entretien se passera en quatre temps.

Temps 1 (15 mn) : la séance commence par une présentation des différent.es participant.es à la discussion, à commencer par l'enfant et ses parents, et les chercheuses. Celles-ci rappellent les grandes lignes du projet, ses objectifs et la façon dont il est mis en œuvre. Le formulaire de consentement est présenté et signé par tous ensemble.

Temps 2 (30 mn) : une des deux chercheuses demande à l'enfant de dessiner sa famille. Il/elle s'installe où il/elle veut et dessine sous l'œil attentif de la chercheuse qui est avec elle/lui et qui lui fait commenter son dessin.

Pendant ce temps, l'autre chercheuse demande aux parents de se présenter l'un.e et l'autre, ainsi que leurs familles respectives et les ami.es proches, celles et ceux que l'enfant connaît bien.

Temps 3 (30 mn) : Visionnage sur l'ordinateur des chercheuses, avec tou.tes celles et ceux de la famille qui le veulent, de l'attraction « La maison des poupées » de Disneyland Paris.

(consultable sur https://www.youtube.com/watch?v=q7AhR_8LRGc)

Les chercheuses animent la discussion de sorte que les parents comme les enfants interviennent comme ils/elles le souhaitent (nous avons constaté avec nos collègues/ami.es que nous n'avions pas suffisamment dit que les retours des parents nous intéressaient tout autant que ceux de l'enfant autour duquel se déroule l'enquête). Les questions portent sur ce que les un.es et les autres ont aimé ou non, ce qu'ils/elles pensent de cette façon de représenter le monde.

Ecoute des paroles de la chanson qui accompagnent l'attraction « le monde est tout petit » et questions similaires.

Enfin, visionnage de la vidéo le monde des Titounis et questions similaires.

Temps 4 (45 mn) : avec l'enfant - lecture de livres autour de la question d'être soi, être quelqu'un, se sentir bien comme on est, être différent ou non, l'appartenance, les frontières. Les enquêteuses apportent pour cette session plusieurs livres parmi lesquels l'enfant choisit celui qu'il a envie qu'on lui lise mais avant, la chercheuse qui est avec l'enfant lui demande de choisir l'un des M-Mme en voyage (Grande-Bretagne, Chine ou Ecosse) qu'elle lui lit. Elle lui demande ce qui lui plaît plus dans ce M-Mme que dans les deux autres et, en cours de lecture, s'il/elle a déjà entendu parler de ce que voient les M-Mme, s'il/elle aimerait aussi voyager dans le pays où ils sont, etc.

Pendant ce temps, l'autre chercheuse interroge les parents sur leur enfant, son environnement affectif, les habitudes de vie de la famille ainsi que ce qu'ils/elles souhaitent absolument lui transmettre.

On demande à ce que l'enfant fasse, avec l'aide des parents, une lettre pour la prochaine séance (qui peut être un propos écrit, ou un dessin ou autre) à un ami imaginaire, qui habite loin, pour lui dire de venir lui rendre visite ici, pour lui donner envie de le faire.

Pour finir, on remet aux parents la carte cadeau de 60 euros en échange d'une signature.

Deuxième séance : Objectif : cerner les pratiques culturelles familiales

Lecture de la lettre à l'ami imaginaire.

Temps 1 (30 à 40 mn) : activités en parallèle enfant/parents. A l'enfant, une des enquêtrices propose un petit jeu (sur ordinateur) d'association de quelques pays avec des stéréotypes culturels et des « lieux typiques », puis elle joue au *Memory* des pays en faisant décrire à l'enfant les différents personnages. Pendant ce temps, la deuxième chercheuse interroge les parents sur leurs pratiques culturelles, et plus spécifiquement, sur la façon dont ils encadrent les pratiques culturelles de leur enfant. Après quoi la chercheuse leur donne l'épisode des M-Mme autour du monde que leur enfant a choisi la séance précédente et leur demande ce qu'il/elle pense de ce livre, si il/elle le ferait lire à leur enfant et si il/elle pense qu'il y a des choses à lui expliquer.

Temps 2 (30 mn) : visionnage de T'choupi au marché avec ses grands-parents (les questions portent sur l'importance pour les parents – ou non – de transmettre à leur enfant des repères pour « bien consommer », et sur ce qu'elle/il mette derrière « bien consommer »), Saturnin pompier (les questions portent sur le rapport aux hommes et femmes politiques, à la représentation politique).

Temps 3 (40 mn) : retour à des activités séparées. Avec l'enfant : la chercheuse lui propose de se déguiser ou de se maquiller avec des couleurs bleu-blanc-rouge, puis de jouer (avec ou sans playmobils) sur de situations de la vie quotidienne. La deuxième chercheuse propose aux parents trois vignettes (histoire sur la coupe du monde de 98 ; histoire du chorizo ; histoire des enfants et du drapeau). Quand la séquence est finie, on appelle l'enfant et la chercheuse qui descendent maquillées en bleu-blanc-rouge et on observe la réaction des parents.

Dans la suite de l'exercice de la lettre entre la séance 1 et 2, on demande à l'enfant, avec l'aide des parents, d'imaginer la réponse de l'ami imaginaire, qui dit à son tour à l'enfant de venir chez lui/elle et les raisons pour lesquelles cela va être chouette.

Pour finir, on remet aux parents la carte cadeau de 60 euros en échange d'une signature.

Troisième séance : Objectif : centrer la discussion autour du rapport aux appartenances

Lecture de la lettre de l'ami imaginaire.

Temps 1 (20 mn) : discussion autour d'une version imagée de la pyramide des besoins, on demande aux parents qui la connaissent d'expliquer à l'enfant de quoi il s'agit.

Temps 2 (45 mn) : activités séparées parents/enfant. L'enfant va réaliser avec une des chercheuses l'activité imaginée par Katharine Throssell, *Symbol card task* (ou « j'aime/j'aime pas »), pendant que l'autre chercheuse demande aux parents de remplir le questionnaire de l'International Social Survey Programme sur l'identité nationale qu'ils commenteront ensuite ensemble.

Temps 3 (1h15) : introduction au nationalisme banal (on prévient l'enfant que cette partie est plutôt une session « de grands » mais qu'il/elle peut y assister). Visionnage d'extraits de reportage sur l'incendie de Notre-Dame, discours d'Emmanuel Macron du 13 avril (« Nous sommes en guerre »), extraits de journal météo et discussion sur ces injonctions qui nous sont faites dans des moments « critiques », mais aussi quotidiens, d'appartenir à « notre » pays. Pour illustrer également la dimension quotidienne et non visible du nationalisme banal, nous montrons des produits de consommation portant du « bleu blanc rouge » comme argument de qualité du produit.

Discussion sur ce que l'on essaie de comprendre avec ce projet.

Pour finir, on remet aux parents une carte cadeau de 80 euros en échange d'une signature. Les chercheuses s'engagent avant de partir à reprendre contact avec la famille quand elles auront fini d'analyser les données afin d'en parler avec toutes les personnes qui le souhaiteront.

Ce qui s'est vraiment passé

La pandémie du Covid-19 et le confinement ont bousculé l'agenda de l'enquête. Les entretiens tests prévus pour le printemps ont dû être réalisés en juillet. Pour mener ces derniers, les enquêtrices sont passées par trois canaux différents : une de leurs collègues du projet, l'annonce faite sur le site du Centre Emile Durkheim et une enseignante en école préélémentaire. Les trois familles interrogées correspondent à un schéma de famille nucléaire classique. Les appels à participant.es ont depuis été modifiés en conséquence pour que des familles qui ne correspondraient pas à ce schéma se reconnaissent également dans l'appel.

Maylis Ferry entre plus en détail dans la description des méthodes projectives employées. Les enquêtrices réalisent rapidement que toutes les activités qui ressemblent aux pratiques habituelles des enquêtés qu'elles font suivre de sollicitations liées à l'enquête ne fonctionnent pas. En effet, observer les familles en plein visionnage de dessins animés crée des situations étranges et demander aux enfants de commenter un livre que l'enquêtrice vient de leur lire les perturbe. Les activités spécialement conçues pour l'enquête et dont les enquêtrices présentent les règles au préalable fonctionnent mieux. Maylis Ferry cite l'utilisation de « vignettes » - puisque c'est ainsi qu'on désigne habituellement cette technique projective : on raconte aux parents de petites histoires inspirées de faits réels où quelque chose se joue autour du sentiment national et on en discute ensuite avec eux. Maylis Ferry a également conçu un jeu vidéo à partir d'images de nourritures, d'animaux, de monuments ou de vêtements typiques dont il s'agit de retrouver le pays d'origine. Les chercheuses ont été embarrassées de demander le « consentement informé » des participant.es (requis en vertu du Règlement général de protection des données, RGPD) en début de première session sans avoir vraiment expliqué le sujet de l'enquête, autrement dit, ce qu'est le nationalisme banal. Les enquêtrices ont donc ajouté à leur protocole d'enquête une activité qui s'apparente à une amorce de science participative. En fin de troisième session, après avoir mené l'essentiel du recueil de données, elles expliquent donc, à l'aide d'un support vidéo notamment, ce qu'est le nationalisme banal aux parents, l'objectif étant de rendre visible à leurs yeux les signalements auxquels ils sont soumis. Malgré les appréhensions des deux chercheuses à l'idée de créer, en quelque sorte, un problème là où les parents n'en

voient pas, cette pratique a permis des moments de verbalisation des résistances que les parents pouvaient avoir devant la mise en cause de leur croyance dans le bienfondé du sentiment national et le désagrément causé par le dévoilement de l'omniprésence des incitations à appartenir à la nation ainsi que des partages d'expériences des participant.es sur les façons dont ils et elles sont pris.es dans cette reproduction. Maylis Ferry et Sophie Duchesne souhaitent poursuivre ces réflexions en ligne *via* un forum Facebook qui permettrait aux participant.es d'échanger sur le nationalisme banal.

Des questions de méthode à aborder ensemble

Sophie Duchesne reprend la parole pour insister sur quatre points de méthode. Elle fait part de son agacement face à une hiérarchie admise des méthodes dans laquelle l'ethnographie correspondrait au *nec plus ultra* en science politique et en sociologie et souligne qu'il existe d'autres approches intéressantes comme par exemple celles inspirées des sciences expérimentales.

L'intervenante dit ensuite vouloir faire avancer la cause de la rémunération des participant.es aux enquêtes. La construction de l'échantillon est souvent sujette à critique car les chercheur.es peuvent avoir du mal à le diversifier socialement, la rémunération s'avère un moyen évident et efficace de diversification de l'échantillon. Toutefois, aujourd'hui encore, il est difficile d'obtenir des budgets pour la rémunération des enquêté.es. De plus, en dehors du secteur de la sociologie de la santé, peu de travaux méthodologiques évoquent la question de la rémunération des enquêté.es. Le troisième point méthodologique concerne la nécessité de travailler « avec » les parents plutôt que « sur » eux. En effet, les enquêtrices sont convaincues qu'elles doivent amener les enquêté.es à opérer une conversion du regard leur permettant d'identifier les signalements nationalistes auxquels ils sont exposés. Sophie Duchesne indique qu'elles ont pensé à rédiger un manuel de *self-help* pour accompagner les participant.es de l'enquête dans leur processus de « dénationalisation » mais elles vont plutôt tenter d'élaborer, à la fin de l'enquête, des jeux ou des histoires à destination des enfants pour leur donner les moyens en amont de se prémunir en partie contre ces messages.

L'intervenante parle enfin du sentiment de nausée, de panique et d'angoisse qui l'envahit avant ses entretiens depuis les débuts de sa carrière de chercheuse et sur lequel elle et Maylis Ferry réfléchissent ensemble. En abordant le sujet, elle prend à témoin l'auditoire de ce qui se cache derrière ce sentiment et surtout sur ce qu'il convient d'en faire.

Discussion de Solène Brun

Solène Brun remercie les intervenantes dont elle a trouvé l'exposé et les documents qu'elles lui ont transmis avant la séance très intéressants. La présentation de Sophie Duchesne et Maylis Ferry fait écho à bien des égards à son propre travail sur les questions de socialisation des enfants aux frontières symboliques. Elle organise sa discussion autour de trois points.

Méthodologie et éthique de l'enquête

Solène Brun souligne qu'il est rare d'avoir un accès aussi précis et honnête à la fabrication d'une enquête en train de se faire et elle remercie pour cela Sophie Duchesne et Maylis Ferry.

Parmi les questions soulevées, celle du consentement à l'enquête l'a particulièrement intéressée. Au-delà des questions juridiques et de la manière dont le RGPD impose maintenant de recueillir un consentement éclairé des enquêté-es, cela suppose évidemment de s'interroger sur ce à quoi consentent réellement les enquêté-es, dans une situation qui demeure inévitablement celle d'une asymétrie du savoir et donc, du pouvoir, dans la relation d'enquête. La manière dont Sophie Duchesne et Maylis Ferry proposent de « résoudre » en quelque sorte cette tension, par une discussion finale sur leurs hypothèses de recherche avec leurs enquêté-es paraît vraiment féconde. Toutefois, Solène Brun soulève la question de la transposition possible d'un tel dispositif (influencé à la fois par les pratiques d'enquête participative et par les pratiques de l'éducation populaire) à d'autres terrains, en particulier des terrains sensibles ou les terrains « détestables » qui ont été évoqués dans la littérature (sur l'extrême-droite, les « riches », etc.).

Solène Brun s'interroge sur d'éventuelles pratiques différenciées en termes de protocole d'enquête selon les positions respectives des enquêté.es dans les rapports de domination.

Saisir le nationalisme banal et sa transmission

Solène Brun revient sur le protocole d'enquête du projet ETPAF qui vise à faire réagir les enquêté.es à des *stimuli*. Elle évoque plusieurs idées :

Sur la manière d'inscrire l'actualité dans les entretiens (par exemple avec l'utilisation du discours d'Emmanuel Macron lors du premier confinement), elle s'interroge sur la possibilité d'engager une discussion avec les parents sur les attentats terroristes de novembre 2015. Cette question s'insère selon elle assez bien dans une grammaire du nationalisme culturaliste, dans la manière dont les attaques terroristes ont été spécifiquement interprétées comme s'attaquant au « mode de vie français », à une sorte d' « hédonisme tricolore » comme l'écrit l'historien Blaise Wilfert-Portal, qui reprend la formule d'un journaliste du *Point*. La discutante cite, dans un article du *Monde* de Sandra Franrenet paru en novembre 2015 intitulé « Comment le drapeau français a repris des couleurs », qui commentait notamment la création d'un filtre BBR par Facebook pour colorer sa photo de profil afin d'afficher sa solidarité avec les victimes du Bataclan¹³. Il lui semble que la formule « Je suis Charlie » et son glissement vers la signification « Je suis Français.e » serait potentiellement exploitable dans l'enquête. Solène Brun invite donc les enquêtrices à interroger la signification que donnent les parents aux attentats et la façon dont ils ont vécu ce moment de célébration de ce que la nation est censée incarner. À un autre niveau, celui-ci pourrait être l'occasion d'évoquer avec les enfants les attaques terroristes, de leur demander ce qu'ils en pensent, de voir comment ils en parlent et ce que cela révèle de leur rapport à la nation.

Elle évoque ensuite le rapport des parents enquêtés à leurs pratiques culinaires et relève que les enquêtrices évoquent déjà le fait « d'acheter Français ». Elle note que la question de la nourriture est souvent revenue dans son propre travail de thèse sur les couples mixtes, particulièrement autour de la place de la cuisine du pays ou de la

¹³ Sandra Franrenet, « Comment le drapeau français a repris des couleurs », in *Le Monde.fr*, 19 novembre 2015.

région d'origine du parent membre d'une minorité. Solène Brun souligne que le sujet de la cuisine permet d'interroger les différents niveaux d'appartenances des enquêtés et leur rapport aux diverses frontières symboliques.

La chercheuse suggère ensuite que le sport devrait être davantage exploité, notamment auprès des enfants : les enquêtrices pourraient les interroger sur leur soutien aux équipes sportives nationales et aux clubs sportifs locaux. Par ailleurs, le sport permet aussi d'inclure une dimension de genre. Elle indique que la manifestation du nationalisme banal est peut-être genrée à un double niveau : il serait selon elle non seulement intéressant d'explorer de quelle manière les transmissions parentales du nationalisme banal s'incarnent de façon différente selon qu'elles passent par le père ou par la mère, dans les couples hétérosexuels au moins, mais il serait aussi intéressant de s'interroger sur l'intériorisation peut-être différenciée de ce nationalisme banal chez les enfants, selon le genre de ces derniers (par exemple, il est probable que l'attachement précoce à la France par le biais du sport s'incarne davantage chez les garçons que chez les filles).

La question des multi-appartenances et la dimension racialisée de la nation

La chercheuse se demande où se situent les familles rencontrées, à la fois en termes de lien à la migration et dans l'espace social racialisé. Elle souligne que c'est selon elle une question cruciale puisque dans certaines familles, les liens nationaux sont multiples (dans les entretiens, la mère de Clara parle de ses origines italiennes par exemple). Elle invite Sophie Duchesne et Maylis Ferry à se demander à quel point le sentiment d'appartenance à la nation et les injonctions à cette appartenance opèrent différemment selon la position des personnes dans l'espace social racialisé. Est-ce que le nationalisme banal se transmet et s'intériorise de la même manière dans les familles appartenant à la population majoritaire chez qui l'appartenance nationale n'est, précisément, jamais mise en doute, et dans des familles appartenant à une minorité, qu'elles aient ou non une trajectoire migratoire (elle cite le cas des ultramarins) ? Elle pousse la question et reprend la conclusion de Maylis Ferry au sujet du travail de Brubaker et *alii* (« Les gens ne parlent pas de la nation ») : est-ce toujours vrai ou seulement le cas des personnes issues de la population majoritaire pour lesquelles l'appartenance à la nation n'est pas nécessairement visible ? Solène

Brun note que c'est une question d'autant plus importante que les enquêtrices reprennent une partie du questionnaire de l'enquête ISSP (International Social Survey Programme) sur l'identité nationale, qui comporte un volet sur la « perception des minorités ethniques et des immigrés », et des questions sur, par exemple, « les traits les plus caractéristiques d'un "vrai Français" ». ¹⁴ Les réponses à ce genre de questions vont en partie emprunter à une grammaire nationale mais aussi à une grammaire racialisée qu'il serait précieux de saisir.

Solène Brun finit sa discussion en posant trois questions aux enquêtrices : comment prévoient-elles la diversification des enquêtés en termes de lien à la migration et d'origine ? Comment envisagent-elles la question des appartenances régionales et ce qu'elles impliquent sur le nationalisme banal et sa transmission (celui-ci se transmet-il de la même manière à Paris, en Bretagne ou en Corse ?) ? La question du nationalisme étant, malgré tout, étroitement associée dans les esprits à une question de positionnement politique, comment prévoient-elles de saisir le positionnement affiché des parents, pour le mettre en regard avec leurs pratiques mais aussi avec leurs réponses aux questions de l'ISSP par exemple ?

Réponses de Sophie Duchesne et Maylis Ferry

Avant de répondre à Solène Brun, Sophie Duchesne présente le dispositif à l'auditoire qui n'a pas pu lire les documents sur lesquels s'est basée la discutante (cf. encadré inséré ci-dessus).

L'enquête se fait en trois sessions. Lors de la première session les enquêtrices font connaissance avec les familles, les parents leur présentent leur arbre généalogique et parlent souvent de leurs origines et de leur façon d'envisager leur rôle dans la transmission culturelle, même si les trois familles des entretiens tests sont blanches. Au début, les enquêtrices essayaient dès la première session d'observer les familles lors d'un visionnage de dessin animé afin d'en discuter ensuite avec parents et enfants.

¹⁴ Voir *Identité nationale 2013 - Issp*, <http://www.issp-france.fr/enquete/identite-nationale-2013/>, consulté le 16 décembre 2020.

Toutefois, cela posait plusieurs difficultés : les parents réprimandaient leurs enfants lorsqu'ils ne participaient pas assez à leur goût et les enfants n'avaient pas envie de discuter du dessin animé mais plutôt d'en regarder un autre. Lors de ces premières sessions, il y a beaucoup de moments de dédoublement durant lesquels Sophie Duchesne travaille avec les parents dans une pièce tandis que Maylis Ferry est avec l'enfant dans sa chambre, lui lit un livre, lui fait dessiner sa famille ou lui fait regarder des dessins animés. Certains de ces dessins animés ont trait à la nourriture : dans *T'choupi au marché*, celui-ci fait le marché avec ses grands-parents et passe devant les étals de fromages d'un marché à la française.¹⁵

Lors de la deuxième session, Maylis Ferry essaye de faire lire des livres aux enfants. Lors de la sélection des ouvrages, les enquêtrices font au mieux pour se tourner vers des objets culturels qui ne seraient pas l'apanage des seules familles aisées. Elles ont notamment essayé de travailler avec les livres de la série M./Mme mais ceux-ci se sont révélés être trop abscons pour être vraiment exploitables dans l'enquête.¹⁶ Les discussions avec les parents lors des deuxièmes sessions portent sur les goûts culturels des enfants, ce qu'ils ont regardé en famille et les moments de débats ou de désaccords suscités par les différents objets culturels. Les enquêtrices ont ainsi souvent observé un décalage au sujet des jeux vidéo : les parents jurent ne jamais avoir laissé les enfants y jouer tandis qu'on observe une dextérité des enfants aux jeux qui laissent penser qu'ils y jouent fréquemment. Le jeu vidéo culturaliste inventé par Maylis Ferry permet de mesurer l'étendue de la perception du monde des enfants ainsi que leur aisance avec les stéréotypes culturels.

Maylis Ferry prend la parole pour indiquer que beaucoup de *stimuli* sont à supprimer : ainsi les visionnages de *T'choupi* et d'*Astérix et Cléopâtre* pour à travailler sur le rapport à la langue ne donnent pas de résultats.¹⁷ Elle note qu'au fil de l'enquête, les enquêtrices ont ajouté un moment durant lequel les enfants présentent leur

¹⁵ *T'choupi et Doudou - T'choupi au marché (EP. 5)*, s.l., s.n., 2015.

¹⁶ La série des M./Mme met en scène des personnages qui portent le nom d'un trait de caractère qui leur correspond : M. Glouton ou M. Etourdi par exemple. Les personnages interagissent ensuite entre eux dans différentes situations. Voir *M./Mme*, <https://hachette-jeunesse.com/monsieur-madame>, 14 avril 2015, consulté le 18 décembre 2020.

¹⁷ *Astérix & Cléopâtre - Les Egyptiens parlaient comme ça*, s.l., s.n., 2007.

environnement. Ces séquences lui ont permis de constater à sa grande surprise la présence de drapeaux français et de cartes de France dans les chambres des enfants. La chercheuse explique ensuite que lors de la troisième séance, Sophie Duchesne pose les questions du questionnaire ISSP sur l'identité nationale aux parents et que la fin de séance est dédiée à l'explication des hypothèses de l'enquête et du nationalisme banal.

Sophie Duchesne reprend la parole et précise le déroulement des troisièmes séances. Elle y proposait des petites histoires, des vignettes, qui étaient à la fois des *stimuli* et des moyens de transmettre des contenus théoriques. La première histoire se déroule lors de la Coupe du monde de football de 1998 et met en scène une famille française dont tous les membres soutiennent la France sauf l'un des parents. La deuxième présente une famille franco-espagnole dont la jeune enfant ne reconnaît pas le chorizo : les parents sont catastrophés devant ce constat. La dernière parle d'enfants qui dégradent des drapeaux tricolores en jouant au lendemain du 14 juillet. Ces vignettes marchent très bien pour faire réagir les parents.

L'intervenante répond à l'une des questions de la discutante : lors de la troisième session, l'enquêtrice inclut les questions du questionnaire ISSP portant sur les opinions politiques lors de son entretien avec les parents. Elle note qu'il est toujours intéressant de voir à quel point ce type de questionnaire classique met en difficulté les enquêté.es dans un contexte d'interaction ainsi que l'indignation que peuvent susciter les questions. Sophie Duchesne explique qu'elle a retiré une partie des questions du questionnaire, et notamment le volet qui porte sur le racisme et la place des migrants dans la société, d'une part parce que le questionnaire est trop long et d'autre part pour éviter que le nationalisme banal ne se noie dans une question à enjeu politique fort sur laquelle les enquêté.es savent se prononcer. L'amour de la patrie quant à lui est tellement acquis qu'il faut savoir trouver le chemin pour faire parler les participant.es de l'enquête.

A propos du malaise ressenti lors du recueillement du consentement des enquêté.es alors même que les enquêtrices avaient délibérément omis la mention du nationalisme et de la nation lors de la présentation de l'enquête : les intervenantes précisent que ce choix se justifie par l'envie de faire parler les participant.es de toutes leurs

appartenances. Ce malaise les a menées à ajouter une dernière partie dans la dernière session où elles s'expriment plus explicitement sur les objectifs de l'enquête face aux enquêtés. Dire la vérité aux parents a des conséquences : le nationalisme, idéologie universelle dans laquelle tout le monde se sent bien, idéologie qu'on apprend à aimer, devient un problème.

Maylis Ferry évoque ensuite la question du patrimoine culinaire et souligne que ces sujets viennent dans la discussion assez aisément, même sans mettre en place de *stimuli*.

Sophie Duchesne évoque ensuite la suggestion de travailler sur les attentats de 2015 et elle indique qu'elle trouve la proposition intéressante avant de rappeler que l'enquête apporte déjà une certaine violence au sein des familles même sans l'évocation des attentats. En effet, lors de la première session, les parents sont ravis d'exposer leurs pratiques éducatives et leur arbre généalogique mais ils sont ensuite mis dans une position qui peut parfois s'avérer délicate lorsqu'en fin d'enquête, on les interroge sur leurs opinions politiques et qu'on leur indique que le nationalisme banal est au cœur de leur pratique éducative. Le visionnage critique d'images de l'incendie de Notre-Dame s'avère assez désagréable à leurs enquêtés et elles reconnaissent qu'elles craignent un peu d'y ajouter des discussions sur le terrorisme qui mettraient en cause le consensus médiatique sur la justification des politiques répressives.

Débat avec la salle

Sarah Gensburger (Institut des sciences sociales du politique, Université Paris Nanterre) revient sur l'affirmation des enquêtrices faisant des travaux sur le genre une source d'inspiration du projet ETPAF. Elle indique que l'objectif des travaux sur le genre est souvent de flouter les identités filles-garçons pour modifier la socialisation enfantine en termes de genre. Elle demande ce que serait une socialisation enfantine qui ne serait pas marquée par le nationalisme banal. Serait-ce une famille cosmopolite, une famille au sein de laquelle existent plusieurs nationalités ?

Sophie Duchesne juge également qu'il est utile d'aller plus loin dans la comparaison avec les travaux sur le genre. Elle cite l'ouvrage d'Ernest Gellner dans lequel l'auteur

montre que la construction du monde qu'on connaît s'est aussi faite à travers la transformation des cartes du monde.¹⁸ À une époque, ces cartes ressemblaient à des peintures abstraites, on a ensuite ajouté des frontières et inventé des divisions radicales devenues des divisions nationales. Une socialisation enfantine sans nationalisme banal consisterait à arrêter d'apprendre aux enfants la division des pays par les frontières et à les inscrire dans leur commune humanité. Elle reprend l'expression de Sarah Gensburger et indique qu'il faudrait flouter les divisions de l'humanité en appartenances nationales différentes.

Evelyne Ribert (Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain) revient sur les réponses normatives apportées par certaines familles rencontrées et s'interroge : celles-ci n'essaient-elles pas de donner les meilleures réponses possibles et de mettre en avant des pratiques qui ne correspondent pas à ce qu'elles font en pensant que la valorisation de ce qui est français sera positivement vu dans l'enquête ? Elle revient ensuite sur le choix des enquêtrices de cibler des enfants avant l'école primaire dans l'enquête. Elle confie que les références nationales lui semblent plus marquées aujourd'hui à l'école que lors de sa propre expérience d'écolière et cite en exemple l'apprentissage de La Marseillaise. Elle interroge les enquêtrices sur le rôle de l'école dans la transmission du nationalisme banal, notamment par rapport aux attentats terroristes : les écoles ont souvent mis en place des prises de parole sur les attentats et sur la France dans un registre nationaliste au moment de la décapitation de Samuel Paty.

La chercheuse demande ensuite ce que l'on doit faire du cadre politique national et de l'impact des décisions politiques dans nos vies pour déconstruire le nationalisme banal. Elle cite l'exemple de l'élection présidentielle et de ce qui en est dit à l'école et dans le cadre familial.

Elle s'interroge sur la façon dont le protocole mis en œuvre permet d'observer les appropriations, les métissages et les importations. Pour illustrer sa question, elle parle des enfants qui peuvent soutenir l'équipe de France et en même temps des clubs étrangers, ou encore des traditions culinaires venues d'ailleurs.

¹⁸ Ernest Gellner, *Nations and Nationalism*, s.l., Cornell University Press, 2008.

Maylis Ferry souligne que l'enquête cible des enfants jeunes justement pour réussir à mettre de côté les contenus scolaires nationalisants, même si cela pose des difficultés d'ordre pratique dans l'enquête. Elle revient ensuite sur les processus de dévoilement : une fois que l'on est acquis à la théorie du nationalisme banal, on en voit les messages partout et il est donc possible que l'on remarque plus facilement les contenus scolaires nationalisants. Elle note ensuite que la sphère familiale prépare les enfants (au nationalisme) en amont de l'entrée à l'école primaire et illustre son propos en donnant l'exemple des puzzles de cartes de France présents dans les chambres des enfants de l'enquête.

Sophie Duchesne note que les parents interrogés souhaitent inévitablement passer pour de bons élèves. Les enquêtrices observent donc souvent un décalage important entre ce que disent les parents et ce que disent les enfants, notamment lorsque les enquêtrices les interrogent séparément. Maylis Ferry et Sophie Duchesne tentent ensuite d'utiliser ces décalages et d'en parler avec les familles. Elle mentionne également que l'objectif affiché du projet est la transmission des appartenances et qu'il est donc naturel que les familles en parlent. Le changement qui s'opère à la fin de l'enquête, où les enquêtrices disent aux parents qu'elles trouvent que de leur point de vue le poids omniprésent de l'appartenance nationale pose problème, constitue un dispositif expérimental compliqué, un peu en porte à faux avec la bonne volonté manifestée par les familles ignorant le véritable objet de la recherche. Le dispositif multi-projectif mis en place permet de faire des choses assez différentes d'une séance à l'autre. On fait lire aux parents des livres que les enfants ont lu auparavant pour voir s'ils les donneraient à lire à leurs enfants et pour quelle(s) raison(s), ou bien on les conduit dans différents endroits, notamment à Disneyland Paris, pour recueillir leur opinion sur la promenade dans l'attraction *It's a Small World : La Maison des poupées*.¹⁹ L'idée de l'enquête reste d'établir une comparaison entre les familles et de trouver des façons de cerner le quotidien de chacune d'entre elles. Les *stimuli* diversifiés constituent un test pour ce au dernier objectif.

¹⁹ Cette attraction familiale du parc consiste en une promenade en barque dans un circuit où des poupées portent des vêtements représentant différentes régions du monde chantent et dansent. Tout au long de l'attraction, les petits personnages chantent une chanson intitulée « It's a Small World After All » que l'on pourrait traduire par « Le monde est un village ».

Sophie Duchesne revient sur les questions d'appropriation et de métissage évoquées par les parents. Elle prend l'exemple de l'une des familles dont la mère souhaite transmettre un héritage italien plutôt lointain à sa fille à travers la nourriture ou encore le football. Les intervenantes partent du principe que la continuité familiale est une affaire de réappropriation.

Sophie Duchesne revient sur la possibilité de sortir du cadre politique et national et du travail d'imagination d'un monde qui échapperait au prisme national. Elle affirme que le projet ETPAF ne souhaite pas répondre à ces questions et que le travail des enquêtrices ne se place pas dans une perspective de théorie politique. Leur entreprise consiste à faire prendre conscience de l'intensité de notre exposition au nationalisme et elles souscrivent à l'idée que cette conversion du regard produira des effets.

Milica Popovic (Sciences Po, CERI) explique que son travail porte sur la mémoire de la génération des derniers pionniers en Yougoslavie socialiste. Elle constate que dans ce pays, la socialisation familiale a beaucoup plus influencé les positionnements des enfants, aujourd'hui adultes, que l'école ou même que les expériences de la guerre. Elle note que plusieurs conceptions de la nation coexistent en Europe et que celle de la France se fonde sur un modèle spécifique, celui du droit du sol : si l'on est né.e en France, on est français.e. à l'âge de sa majorité (sous certaines conditions). La chercheuse demande donc dans quelle mesure cette conception est prise en compte dans le protocole d'enquête des intervenantes. Elle ajoute que la transmission du nationalisme banal peut différer selon le concept de la nation auquel on adhère et elle s'interroge : peut-on comprendre la population majoritaire sans prendre en compte le fait que la majorité se forme dans l'opposition à un autre ?

Sophie Duchesne indique qu'elle souscrit à l'idée de Billig selon laquelle le vrai problème du nationalisme est qu'il instaure une division fondamentale du monde et qu'il « casse » l'humanité, peu importe comment une nation ou une autre est racontée. Elle note toutefois que ces différents modèles ont un effet sur la socialisation concrète des enfants, comme on peut le lire dans le travail de Throssell qui compare des enfants résidant de part et d'autre de la Manche²⁰. L'auteure rapporte que malgré des

²⁰ *Child and nation: a study of political socialisation and banal nationalism in France and England*, op.cit.

différences, les enfants sont convaincus au même degré qu'ils sont français ou anglais (ou plus ou moins français et plus ou moins anglais selon leur situation dans l'espace social racialisé). Ce qui est frappant dans sa thèse est l'idée que la nationalité est une appartenance qui ne peut pas être perdue, indépendamment du contenu que l'on donne à la nation. Sophie Duchesne indique qu'elle essaye d'éviter la discussion sur les modèles nationaux (ethnique ou civique) pour se concentrer sur le nationalisme banal et elle note que pour le moment, l'enquête reste dans le cadre national français où la question se pose moins.

Nonna Mayer interroge les intervenantes au sujet des difficultés liées à l'échantillonnage : comment vont-elles faire pour échantillonner les trente familles ? Ont-elles connu des difficultés pour obtenir le consentement des trois familles des entretiens exploratoires ? Combien d'entre elles ont refusé de prendre part à l'enquête ? N'y a-t-il pas un biais de départ avec les familles qui acceptent que les chercheuses passent du temps chez elles ? Comptent-elles choisir des couples mixtes ou des couples avec un partenaire issu des départements d'outre-mer dans l'échantillon ? Elle ajoute que sa propre expérience de socialisation dans une famille culturellement, religieusement et linguistiquement mixte a indéniablement marqué et « dénationalisé » sa propre conception de la nation.

Elle revient ensuite sur le choix des enquêtrices de travailler simultanément avec les parents et les enfants et note que cela peut poser problème puisque les parents interviennent auprès des enfants. Ont-elles prévu des moments où parents et enfants peuvent s'exprimer sans le regard de l'autre ?

Nonna Mayer note ensuite que l'amorce de science participative mise en place à la fin de la troisième session est passionnante. Elle s'interroge toutefois sur la façon dont les chercheuses présentent leur objet de recherche aux parents de l'enquête puisqu'elles semblent prendre clairement position contre le nationalisme banal. Sont-elles là pour critiquer le nationalisme banal ou pour essayer de faire prendre conscience de son existence ? La prise de position contre le nationalisme banal constitue-t-elle la meilleure manière de faire une enquête sur sa construction et sur la façon dont il existe au sein des familles ?

Maylis Ferry revient sur le sujet de l'échantillonnage et note qu'elle et Sophie Duchesne n'ont pas eu beaucoup de difficultés à trouver les trois familles de l'enquête exploratoire. Elle mentionne que certains partenaires de l'enquête leur permettent de prendre contact avec des familles de milieux populaires. Elle indique que l'enquête porte essentiellement sur le rapport à la nation des familles issues des populations majoritaires, sujet peu étudié par la littérature académique.

Elle rappelle que le protocole d'enquête prévoit plusieurs moments où les parents et les enfants sont séparés. Elle se défend d'adopter une critique frontale du nationalisme banal et indique que le but est de mettre à disposition de la communauté scientifique des outils critiques des sciences sociales pour appréhender le nationalisme banal. Elle reconnaît toutefois qu'elle et Sophie Duchesne sont hostiles au nationalisme quel qu'il soit.

Sophie Duchesne indique qu'il est important pour elle que chaque cas enquêté permette de réfléchir au dispositif théorique et à la façon dont il est (in)validé. Elle pense donc qu'un potentiel manque d'exhaustivité dans l'échantillon test ne constitue pas une entrave à cette entreprise. Elle rappelle toutefois que la rémunération à hauteur de 200 euros pour chaque série d'entretiens fait une différence pour certaines familles qui sans cet argent ne s'autoriseraient jamais à passer trois sessions de deux heures chacune avec des sociologues pour parler d'appartenances et que cela permet constitue une diversification de l'échantillon. La conception du protocole d'enquête d'ETPAF tire les leçons des expériences décrites dans les thèses de Scherrer et Throssell, qui montrent que la familiarité créée lors des discussions initiales permet d'aborder des sujets plus compliqués lors des visites suivantes. Cela suppose de la part des sociologues un travail préalable de relecture et de révision des discussions de la session précédente avant de se rendre chez les familles.

La chercheuse souligne que les moments où les parents et les enfants sont séparés sont très importants dans le dispositif, même lorsqu'ils montrent des décalages et donnent lieu à des réprimandes parentales : elles permettent des révélations sur les pratiques familiales et la façon dont les parents expliquent certaines choses à leurs enfants.

Quant à la critique du nationalisme banal, Sophie Duchesne met en avant l'effet libérateur de fin de carrière. Elle n'a pas envie de présenter le projet comme politiquement neutre et elle souhaite fournir des outils de dénationalisation. Elle note toutefois qu'il est impossible de démarrer le protocole d'enquête par l'entreprise de dénationalisation et qu'il est très utile de placer celle-ci en fin de protocole pour en discuter en disposant déjà de nombreuses informations sur les participant.es.

Sarah Gensburger pose trois questions. Elle revient sur les propos de Sophie Duchesne au sujet de l'ethnographie et lui demande comment elle se positionne par rapport aux travaux de Wilfried Lignier et de Julie Pagis.²¹

Elle mentionne ensuite les appartenances multiples des individus et demande comment le nationalisme banal s'articule avec ces appartenances : fait-il ressortir des appartenances liées à l'origine ou à la classe sociale? Dans le schéma théorique des intervenantes, le cosmopolitisme constitue-t-il une appartenance ?

Sarah Gensburger termine en affirmant qu'il est important, politiquement, de développer les sciences participatives aujourd'hui en sciences sociales. Elle suggère de faire des familles interrogées des enquêteur.ices auprès d'autres familles : les parents participant.es sont souvent en contact avec d'autres familles *via* l'école, les relations amicales des enfants. Elle demande donc si le projet ETPAF pourrait proposer un protocole qui permettrait aux participant.es de s'approprier leur regard critique en enquêtant sur eux-mêmes

Maylis Ferry remercie Sarah Gensburger pour sa suggestion et note que le sentiment de malaise qu'elle ressent en tant qu'enquêtrice risque de s'amplifier s'il faut suggérer aux familles d'enquêter sur d'autres familles à l'issue des enquêtes.

Sophie Duchesne indique qu'elles avaient elles-mêmes pensé à la suggestion de Sarah Gensburger. Elle rappelle que l'idée de créer un groupe Facebook s'inscrit dans une démarche similaire en permettant aux familles de rester en contact et de partager leurs témoignages sur leur découverte du nationalisme banal.

Pour l'intervenante, le travail de Lignier et Pagis est l'exemple même d'un travail qui se situe dans la tradition ethnographique alors même que les entretiens menés avec

²¹ Wilfried Lignier et Julie Pagis, *L'enfance de l'ordre : comment les enfants perçoivent le monde social*, Paris, Seuil, « Liber », 2017.

les enfants sont assez éloignés des formes d'observation de longue durée qui caractérisent la méthode ethnographique, et ce indépendamment de leur intérêt et de la qualité des observations réalisées dans les classes par les deux auteur.es. Elle estime que l'étiquette de l'ethnographie devient nécessaire pour donner une légitimité aux enquêtes de science politique et de sociologie. Dans l'ouvrage de Bernard Lahire, l'auteur envoie des collègues chercheur.es récupérer des récits de vie de famille, ce qui ne correspond pas non plus à une enquête ethnographique.²² L'intervenante précise à nouveau que cette critique n'enlève rien à l'intérêt de ces deux ouvrages. Elle revient ensuite sur la question des appartenances et elle apporte des précisions sur l'apport de l'œuvre de Billig. Celui-ci s'est formé avec Tajfel, auquel on attribue le caractère universel de la catégorisation « nous/eux ». Pour Billig au contraire, la catégorisation n'est qu'une façon de concevoir l'humanité : elle n'est pas plus universelle que la pensée par cas, dans laquelle chacun.e est unique. Le fait que le nationalisme soit devenu le mode universel pour penser le monde fait que l'appartenance devient la forme légitime pour se repérer dans le monde. La dénationalisation invite à se repenser comme individu et à considérer l'humanité comme l'ensemble de référence.

Étienne Schweisguth (Sciences Po, CEE) souhaite savoir quand les premiers résultats seront disponibles.

Sophie Duchesne indique qu'elle et Maylis Ferry ne disposent pour l'heure que du terrain exploratoire et qu'elles sont donc loin des premiers résultats.

Solène Brun rebondit sur l'une des réponses apportées par Sophie Duchesne à la question de Milica Popovic. Elle indique que l'omission de la section du questionnaire ISSP portant sur « qui est français.e » les empêche de saisir les façons dont l'appartenance à la nation est fondée sur une frontière symbolique séparant « qui nous sommes » de « qui sont les autres ». Elle estime qu'aujourd'hui en France, il est indéniable que l'appartenance à la nation se fonde en opposition à d'autres groupes. Elle juge qu'il est important de saisir les façons dont le nationalisme banal emprunte des grammaires raciales et note que pour beaucoup de personnes, francité et blanchité sont co-construites.

²² Bernard Lahire, *Enfances de classe : de l'inégalité parmi les enfants*, Paris, Seuil, 2019.

La chercheuse note que si le projet ETPAF ne cible que les familles issues de la population majoritaire, il faut définir celles-ci : vont-elles opter pour la définition de l'enquête TeO (Trajectoires et Origines) de l'INED/INSEE ? Et par conséquent, s'agit-il là d'une enquête qui devrait être intitulée : « Comment le nationalisme vient aux enfants » ou plutôt « Comment le nationalisme vient aux enfants des familles de la population majoritaire » ? Elle souligne que ces deux recherches sont différentes l'une de l'autre et qu'il faut impérativement se saisir de cette question qui renvoie par ailleurs au malaise évoqué par les enquêtrices. Solène Brun suggère que ce malaise peut être lié à la violence qu'il y a à bousculer l'idéal que se sont construit les enquêtés et à les interroger sur leur blancheur.

Sophie Duchesne remarque que l'on travaille plus facilement sur des sujets familiers, que l'on conçoit facilement. En l'occurrence, le nationalisme banal est un sujet qu'elle ne peut comprendre que de son point de vue de personne blanche vivant en France. Elle souligne également que si l'enquête tente d'inclure des familles issues de la diversité, il est difficile de représenter la diversité des diversités dans un échantillon qualitatif. La chercheuse note que l'enquête ne porte pas pour autant uniquement sur la majorité blanche.

Florence Delmotte (Université de Saint-Louis Bruxelles, CReSPo) rappelle que Billig considère que le nationalisme est dangereux car il limite l'imagination et la possibilité de voir le monde et la politique autrement. Le projet ETPAF interroge les façons dont on peut effectuer une transition, sortir du nationalisme banal. Elle souligne qu'il est compliqué de faire une recherche avec cette hypothèse normative centrale sans être dans une recherche engagée.

La chercheuse note que le projet porte sur le comment de la transmission sans interroger le caractère fondé ou non de cette idéologie du nationalisme si prégnante, si totale ? Comment le dispositif permet-il de voir autre chose que ce que l'on cherche ? Par ailleurs, si cette idéologie est étudiée à ce point, est-elle vraiment si « totalitaire » ? Elle termine son intervention en indiquant qu'elle s'interroge sur la manière dont le dispositif peut laisser place aux contre-hypothèses.

Sophie Duchesne note que la dernière question de Florence Delmotte est évoquée de façon récurrente au sein de l'équipe du projet ETPAF. Initialement, ETPAF se présente

comme un projet qui porte sur le nationalisme. Elle explique qu'elle et Maylis Ferry sont les plus convaincues de l'équipe de l'omniprésence du nationalisme et de l'urgence du dévoilement de son influence et de la prise de conscience de cet état de fait par la population. Elle estime que les multi-appartenances et la diversité des appartenances infra-nationales contribuent à légitimer encore le nationalisme banal en rendant la nation désirable et inoffensive car la diversité interne est tout à fait possible dès lors que les frontières de l'extérieur sont bien posées.

Les enquêtrices du projet ETPAF ont essayé de construire le dispositif de telle sorte que lors de la deuxième session et au début de la troisième, les parents puissent apporter des éléments qui contrediraient l'hypothèse centrale de l'enquête. Au moment de la narration des vignettes (sur le chorizo, la coupe du monde de football et le drapeau), les parents, contrairement aux enquêtrices, ne voient aucun problème .

Sophie Duchesne rappelle que le séminaire a lieu alors que le projet en est seulement à ses premières phases. Les entretiens test sont en train d'être retranscrits et le premier contenu d'être expertisé. Ensuite seulement, les enquêtrices seront en mesure de fournir un bilan de terrain qui permettra de répondre aux questions posées aujourd'hui.

Fatoumata Diallo (Sciences Po, CERI) s'interroge sur la place du rapport à la langue française dans le protocole d'enquête du projet ETPAF.

Sophie Duchesne explique que ce rapport à la langue n'est pas un élément particulièrement développé dans le protocole d'enquête. Certains éléments projectifs utilisés pour faire réagir les enquêtés y sont tout de même liés : elle donne l'exemple de l'extrait d'*Astérix et Cléopâtre* où l'un des personnages « parle égyptien ». La chercheuse souligne que les enfants sont très sensibilisés à cette question et qu'ils s'éveillent à l'étranger en entendant d'autres langues.